

cess in improving the climate for LGBT people in high schools.

Whereas one may easily see that gays are the victims of systemic sexual inequality, one does not tend to think of disabled people in the same way. Shuttleworth worked with 14 victims of cerebral palsy in the San Francisco area. In addition to their physical traumata they also suffered from a lack of "sexual access." This is because perceived dysfunctions in some parts of the body are universalized and because there is a tendency to view the disabled as asexual and childlike. In other words the physical illness is exaggerated and multiplied as it is constructed by collective representations. This is a point made a century ago by Robert Hertz (1960) in his essay on "The Pre-eminence of the Right Hand."

It is a little unfortunate that North America (including Mexico) is the only region discussed in the papers in this collection. The single exception is Chunghee Sarah Soh's paper on former South Korean comfort women, with whom she has done extensive fieldwork. It is a curious fact that women who survived periods of sexual servitude at the hands of Japanese invaders in the Second World War only began legal action for restitution in the 1990s. In the intervening period, 40% of them did not marry, and a large proportion of those who did marry did not have children. Many of them endured the sentiment of *han*, a word which connotes regret, anger, sorrow, shame, longing and resignation. Soh interviewed Kim Hak-Sun who began the movement, and discusses her life and the narratives of other survivors. She notes a relationship between the duration and severity of sexual servitude and the likelihood of marriage and socially valued success in the reproductive role. The failure to achieve success by traditional standards could be the result of STIs and psychological traumata suffered during the period of servitude. It could also be the product of the shame caused by internalized, patriarchal sentiments of honour. Soh observes that it is all too easy for Koreans to displace all the blame on to the Japanese. Koreans also had military comfort stations, though they may have been less exploitative of their comfort women. Furthermore, Korean values had a lot to do with the *han* of the World War II sex slaves in the long decades since the war ended.

The editors are to be congratulated for assembling an interesting collection of papers which should be read not only by front line workers in the battle against sexual injustices, including health care professionals, but also by anthropologists, sociologists, scholars of human sexuality and both undergraduate and graduate students.

Reference

Hertz, Robert

1960 [1909] The Pre-Eminence of the Right Hand. In *Death and the Right Hand*. Translated by Rodney and Claudia Needham. Pp. 89-113. Aberdeen: Cohen and West.

Emmanuel Désveaux, *Spectres de l'anthropologie. Suite nord-américaine*, Montreuil : Aux lieux d'être, 2007, 335 pages.

Recenseur : Louis-Jacques Dorais
Université Laval

Le livre recensé ici est agréable à lire, ancré dans une solide réalité ethnographique et rarement abscons. Son propos est, à mon avis, original et important, quoiqu'il s'agisse à maints égards d'une œuvre en développement plutôt que d'une démarche achevée.

L'ouvrage comprend onze chapitres, précédés d'une courte introduction et suivis d'une conclusion et d'un « bonus » (la recension de *My Cocaine Museum*, de Michael Taussig). La plupart des chapitres ont déjà été publiés sous forme d'articles, mais l'auteur les a retravaillés de façon à ce que son livre constitue un ensemble continu et harmonieusement intégré. L'idée directrice d'Emmanuel Désveaux, qui dit vouloir ainsi apporter un complément à sa *Quadratura Americana, Essai d'anthropologie lévi-straussienne* (2001, Genève, Georg), est que dans l'analyse de la diversité des cultures, l'anthropologue devrait prendre en considération ce que l'auteur appelle des « méga-aires culturelles », c'est-à-dire « de larges zones géographiques ayant formé depuis des époques reculées des creusets séparés de développement culturel, à l'instar par exemple de l'Amérique » (p. 10). C'est à ce niveau seulement – plutôt qu'à celui du genre humain dans son ensemble – que la comparaison, principe méthodologique majeur de l'anthropologie, peut jouir d'une présomption de pertinence.

L'ouvrage se divise en deux grandes parties (l'une de six, l'autre de cinq chapitres) qui visent à illustrer la thèse de l'auteur. Elles traitent, respectivement, de l'histoire de l'anthropologie américaniste – Désveaux y réhabilite une certaine forme de diffusionnisme et y souligne l'importance théorique des textes et des œuvres d'art produits par des Amérindiens – et de thèmes classiques de l'anthropologie amérindienne (parenté, chamanisme, totémisme, organisation sociale) compris sous un angle nouveau.

Pour l'auteur – et c'est là l'originalité de son propos – à l'intérieur de la méga-aire nord-américaine (et sans doute aussi d'autres méga-aires culturelles qui restent à définir), les sociétés, les cultures et, peut-être aussi, les langues en présence ne constituent pas des ensembles fermés les uns aux autres, explicables en fonction de leur origine historique (familles linguistiques) ou de leur milieu (aires culturelles nord-américaines classiques). Il s'agit plutôt de faisceaux de « socièmes » (unités sociales fonctionnelles de base) qui se distinguent les uns des autres par transformations réciproques. Désveaux applique ainsi à l'ensemble des phénomènes sociaux la méthode structuraliste utilisée par Lévi-Strauss dans son étude comparative des mythologies des Amériques (*Les Mythologies*). Pour comprendre une culture ou une société, il faut retrouver ses socièmes élémentaires et voir comment ceux-ci se structurent en quadrants – de type a:a' / b:b' – dont la nature et l'agencement définissent un rapport avec les autres sociétés et cultures faisant partie de la même méga-aire culturelle.

Le fondement des quadrants et, donc, des principes d'organisation sociale – ainsi que les rapports qu'ils entretiennent les uns avec les autres sont sémantiques plutôt que fonctionnels ou organicistes. La méga-aire doit donc être comprise comme présentant une série de transformations entre ensembles caractérisés de « couches », c'est-à-dire de domaines culturels et sociaux structurés possédant chacun sa phénoménologie et sa géographie propres. Chaque lieu, chaque culture devient ainsi la somme des moments transformationnels respectifs de chaque couche :

Chaque culture, en ce qu'elle se distingue de ses voisines, apparaît comme l'une de ces « carottes » que les géologues extraient du sous-sol par forage, et atteste d'une coupe à travers les différentes strates transformationnelles – le mythe, le rite, la langue, les organisations sociales, les terminologies de parenté – qui embrasse la totalité de la matière ethnographique...Prime ici une grande cohérence entre les couches : ce qui cimenter la culture locale tient précisément à cet indice de cohérence sémantique entre les différentes couches, remodelant en permanence, dans la diachronie, les forces transformationnelles propres à chaque couche de sorte qu'elles demeurent ajustées les unes aux autres. [p. 293]

Cette approche permet, par exemple, à Désveaux de décrypter l'organisation sociale des Indiens des Plaines, tâche à laquelle, dit-il, un anthropologue comme Robert Lowie avait dû renoncer. Cette organisation se caractérise par la présence de quatre socièmes de base, qui « se distribuent selon un quadrant : chacun constitue un pôle qui s'oppose aux trois autres en fonction d'une logique sémantique rigoureuse à l'intersection de deux oppositions – ou de deux dualités – primaires, celles des sexes et des saisons » (p. 256). Nous n'entrerons pas ici dans les détails, mais pour l'auteur, ce quadrant (naissance, mariage, vie quotidienne, mort) permet d'expliquer la structure de la société des Indiens des Plaines, tout en donnant à celle-ci sa spécificité propre. En appliquant cette méthode à l'ensemble de la méga-aire culturelle nord-américaine, « on envisagera chaque tribu et ses institutions comme un moment différentiel d'un vaste ensemble de transformations sociologiques où les quatre pôles fondamentaux se déclinent, s'agentent, voire se superposent, de manière spécifique, en une sorte d'oscillation par rapport au quadrant sémantique sous-jacent » (p. 258).

La démarche de Désveaux se situe, de l'aveu même de l'auteur, entre le structuralisme classique et le culturalisme à l'américaine. Elle devrait permettre de dresser la cartographie de tous les systèmes de transformation autochtones d'Amérique du Nord, pour voir comment ceux-ci « se superposent, se répondent, s'accordent et se combinent pour générer localement, comme autant d'espaces de cohérence maximale, les cultures traditionnellement inventoriées par l'anthropologie classique sous l'intitulé de tribu » (p. 268).

Que penser d'une telle démarche? Au risque de me répéter, je l'ai trouvée intéressante et stimulante. Mais pas convain-

cante, du moins pas encore. Les analyses de l'auteur, basées sur une ethnographie provenant à la fois de ses lectures et de ses propres recherches de terrain chez les Ojibwa de Big Trout Lake (nord-ouest de l'Ontario), sont rigoureuses; mais suffisent-elles à établir une théorie générale des sociétés et des cultures? Un autre chercheur, interrogeant les mêmes données, ne pourrait-il pas en arriver à générer des « quadrants » différents, quoique tout aussi plausibles que ceux construits par Désveaux (à propos des Indiens des Plaines, entre autres)? Et ne pourrait-on pas admettre que certaines sociétés nord-américaines appartiennent en même temps à plus d'une méga-aire? Les Inuit par exemple, dont le cas est brièvement abordé au dernier chapitre du livre, n'appartiendraient-ils pas simultanément à l'aire nord-américaine, à une aire circumpolaire et, même, à une région culturelle circum-Pacifique Nord? Il y aurait là matière à réflexion.

Cet ouvrage me semble donc le fruit d'un travail en développement, encore inachevé, séduisant sans être probant. L'auteur en convient lui-même lorsqu'il affirme (p. 288) que sa démarche « reste impressionniste, parfois même tâtonnante ». Et au-delà de tout cela, on peut se poser la question terre à terre (et iconoclaste) par excellence : « À quoi ça sert? » À l'heure où la plupart des communautés autochtones d'Amérique du Nord sont aux prises avec de graves problèmes d'ajustement culturel et de justice sociale, est-il vraiment utile d'essayer de reconstituer les « quadrants » qui structureraient ou auraient structuré leur organisation sociale? Ne s'agirait-il là que d'un jeu pour intellectuels? Je laisse la réponse aux lecteurs, en soulignant toutefois que pour quiconque sait être attentif à la réalité et à la sensibilité des gens avec qui il travaille, ce qui apparaît ludique et inutile peut parfois se révéler, de façon souvent inattendue, d'un grand intérêt et d'une grande valeur identitaire pour les populations faisant l'objet de ses recherches.

Notons en terminant que le livre contient un nombre inhabituel de coquilles, parfois amusantes – « [les] innombrables cumulus [des nuages solides?] et autres vestiges de levée de terre » (p. 33); « la peinture de Morrisseau et de ses disciplines [la discipline est-elle un disciple de sexe féminin?] » (p. 154) – résultant souvent d'une écriture au son (« des individus emprunts d'une grande disposition rituelle » (p. 248)) ou, tout simplement, d'une méconnaissance de l'orthographe des noms propres (« New Foundland » (p. 234, n. 1); « Berket-Smith et Mathiessen » (p. 274); Eugen Acima [pour Arima] (p. 278, n. 2)), mais toujours irritantes. On rencontre aussi quelques erreurs factuelles, tout aussi irritantes pour les spécialistes. Aux pages 274-275 par exemple, l'auteur affirme que les enquêtes de Bernard Saladin d'Anglure ont été menées sur la côte occidentale de la baie d'Hudson, « zone relativement négligée jusqu'alors – Rasmussen avait enquêté au nord du Labrador ». Or Saladin d'Anglure a surtout enquêté à Igloolik (qui n'est pas sur la baie d'Hudson) afin, précisément, d'y retravailler les données que Rasmussen – qui n'a jamais mis les pieds au Labrador – y avait recueillies lors de la Cinquième Expédition de Thulé. Ce type d'erreur ne remet pas en cause le propos général de Désveaux, mais son accumulation éventuelle peut mener à un

certain questionnement sur la fiabilité de l'information que l'auteur manipule.

Jeffrey Sissons, *First Peoples: Indigenous Cultures and Their Future*, London: Reaktion books, 2005, 174 pages.

Reviewer: *Kristín Loftsdóttir*
University of Iceland

The title of Sissons' book suggests an affiliation with romantic and 'traditional' notions of indigenous people—I, at least, placed it within that genre. This book is, however, completely different. Being highly analytical, it gives a fresh and critical perspective on current discourses of indigenous people while simultaneously taking a strong political stand. The book is very well written, engaging with contemporary theories of issues such as nationalism, race and authenticity, in addition to addressing the more obvious issues of land and autonomy. Even though he does not situate himself as such, Sissons' argument throughout the book is highly post-structuralistic, and yet he stands with his feet firmly on the ground.

The first chapter, titled "Indigenism," firmly locates the subject matter within contemporary politics and debates, as Sissons' definition of indigenous cultures demonstrates. He argues that these are "cultures that have been transformed through the struggles of colonized peoples to resist and redirect projects of settler nationhood" (p. 15). Indigenism is a form of global politics, addressing specific issues that are "grounded in relationships between indigenous cultures and post-settler nationhood" (p. 25). Statements such as: "Indigenity has become more than a heritage; like settler nationhoods, it too is now a project" (p. 13), skillfully associate indigenous people with something on the move, belonging to the present and the future as does any other identity.

Definitions of indigenous people have been somewhat at the forefront for the last few years (Bowen 2000), especially following debates arising from Adam Kuper's paper "The Return of the Native" (2003). The meaning of the term indigenous has become increasingly confused and contested. Labelling the more romantic notions of indigenous people "eco-indigenism," Sissons claims that they entail a profound shift away from the original meaning of the indigenous, and undermine the original goals of the coining of the term (p. 17). The current orientation shares similarities with Edward Said's orientalism in that cultural otherness is reproduced. The dissimilarity lies, however, in that indigenous people tend to participate in the construction of their own otherness (p. 30). At the end of the book, Sissons openly criticizes international legal forums and what he labels "United Nation talk-fests" for their preoccupation with defining indigenous people at the expense of analyzing "the realities of political power and accommodation" (p. 128).

The succeeding chapters address more specific issues but are highly interwoven with the ground laid in the first chap-

ter. The chapters "Oppressive Authenticity" and "Urban Indigenity" deconstruct dominant ideas of indigenous purity and authenticity, as rooted in colonial racism. The policies of the 1886 Victoria Act and Aboriginal Protection Act in 1909 in Australia, the Dawes Act in 1887 in the United States, and The Indian Act in 1876 in Canada, all in one way or another served to assimilate and culturally eliminate indigenous people, based on ideas of purity of blood, leaving among other things so-called mixed individuals without rights to land and resources. The obsession with blood purity, Sissons points out, still forms the basis of many contemporary policies regarding indigenous people, pressuring these communities to maintain some kind of "racial" purity in addition to excluding large numbers of people from the community. In this political environment, urbanity is regarded as an "anomalous condition for indigenous people" (p. 39), as urban indigenous become people "out of place." Sissons correctly points out that many observers only see cultural loss in the urbanization of indigenous communities, whereas the situation can be better described as one of cultural creativity within conditions of impoverishment. Sissons' comment is on the mark and can be placed within the context of migrant workers in general where migration of various communities to urban centres has too often been characterized in negative terms, ignoring agencies which accompany marginalization (Rain 1999; Loftsdóttir 2002).

The chapter "Indigenous Children" focusses on the policies and praxis of assimilation, where children were primary targets. The unspeakable brutality of forcefully removing "mixed" children from their parents permitted by the Aboriginal Protection Act in Australia is incomprehensible but in no way unique (p. 44). Sissons demonstrates that the violence against the children was an intrinsic part of a broader project that aimed at destroying communities and alienating people from land. He stresses that the policies of assimilation cannot be separated from policies of land: "by thinking assimilation and settlement together we also highlight the fact that assimilation...physically separated people from each other and their environment in order that others might take their place" (p. 90). Turning the focus to contemporary indigenous schools, he gives a historical outline of the education legacy which these schools need to overcome, thereby outlining some of the challenges facing these schools.

The last two chapters, "Indigenous Citizens" and "Indigenous Recovery," place indigenous people firmly within contemporary nation-states, demonstrating the paradoxical situation of indigenous people where their "continued economic and political independence is dependent upon the economic and political support of the post-settler states" (p. 115), partly because the reserves and marginal environments to which they are confined are not capable of sustaining self-sufficiency. Sissons criticizes the idea that relations between post-settler nations and indigenous people should be conceived as "nation-to-nation" relationships, seeing it as ethnocentric and as fundamentally misrepresenting "the true nature of indigenous sovereignty" (p. 125). He suggests a number of possible